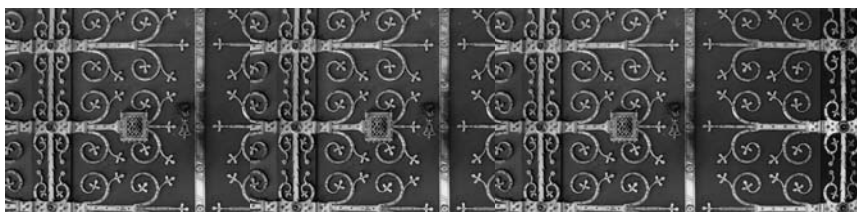


APERÇU DE L'HISTOIRE DU TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE DE LIÈGE

par Philippe GEORGE ¹

Résumé: À travers l'histoire du Trésor de la Cathédrale de Liège c'est plus de mille ans de vie liégeoise qui défilent : liturgie et cultes de saints, évêques célèbres, événements importants, enrichissements ou appauvrissements du Trésor, « déthésaurisations » suite aux heurts et malheurs, dommages naturels, guerres, vols... D'autre part, le Trésor est le conservatoire de l'art et tout un cours peut être construit à partir de ses collections et de celles de la cathédrale. Sa stratigraphie est hautement significative : le Trésor est ainsi un baromètre économique et social de l'ancienne principauté de Liège, et après l'Ancien Régime mutatis mutandis du pays de Liège.

Il y eut le trésor de la cathédrale Saint-Lambert, le trésor émigré à la Révolution et ramené à Liège en 1804, le trésor d'églises de Liège dont celui de l'ancienne collégiale Saint-Paul joint aux dépouilles du trésor de l'ancienne cathédrale, le Trésor institutionnalisé de la nouvelle cathédrale dans son impressionnant coffre-fort construit en 1882 et la rénovation du Trésor en 1998. Le succès aidant, une extension fut décidée et encouragée en 2003 par la Région wallonne et la Communauté européenne (FEDER). Les travaux sont en cours.



L'exposition *Trésors de Cathédrales d'Europe. Liège à Beaune* nous a donné l'occasion d'étudier plus avant l'histoire du Trésor, que nous n'avons pas insérée dans le catalogue et que nous donnons ci-dessous sous forme d'un aperçu chronologique inédit, de plus d'un millénaire d'histoire liégeoise, avec une orientation bibliographique *in fine*. Deux reliques majeures, œuvres d'art du Trésor actuel particulièrement illustratives de notre propos, sont présentées sous forme d'encadrés. Pour toutes les autres œuvres majeures, nous renverrons au catalogue de Beaune.

¹ Adresse de l'auteur : Trésor de la Cathédrale de Liège, rue Bonne-Fortune, 6 – 4000 Liège ; courriel : philippe.george@tresordeliège.be

C'est pour nous un plaisir de dédier cet article à M. Bruno Libert, bienfaiteur du Trésor de Liège, en mémoire de son oncle feu M. Jean-Louis Libert.

Le Trésor d'église est la conscience historique et artistique d'une ville ou d'une région. Il en conserve les principaux vestiges sacrés, les reliques des saints, mais aussi une multitude d'objets des plus variés, précieuse collection à la fois spirituelle mais aussi matérielle, annonciatrice du musée.

Déjà au début du VIII^e siècle, l'auteur de la *Vita antiquissima Landiberti* insiste sur l'art somptuaire du mausolée de saint Lambert élevé sur les lieux de son martyre dans l'église construite par saint Hubert, son successeur à l'épiscopat.

Le culte chrétien nécessite les objets indispensables à sa célébration. La distinction dans les textes entre l'*ornamentum*, ou *apparatus ecclesiae*, c'est-à-dire tout ce qui sert à la décoration de l'édifice (tapisseries, *antependia*, chandeliers...) et le *ministerium*, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la célébration du culte (calices, patènes, ciboires, vases liturgiques, croix, encensoirs, clochettes, manuscrits, vêtements liturgiques...) n'est pas toujours aussi nette. Beaucoup d'objets vont au cours des siècles entrer dans la composition d'un trésor. Les capitulaires des évêques de Liège Gerbaud (vers 787-809) et Walcaud (vers 809-831) décrivent en détail les objets de culte et les livres liturgiques indispensables à chaque église. Gerbaud prescrit le soin à apporter jour et nuit aux reliques et aux vêtements du prêtre. Un tiers de la dîme est affecté « *ad ornamentum ecclesiae* ». La réforme carolingienne insiste sur l'équipement liturgique nécessaire de toute église, aussi minimal soit-il.

Le livre a sa place au sein des trésors. Les ivoires antiques vont servir à décorer les reliures des livres liturgiques. C'est le cas à Liège avec les vestiges de diptyques consulaires. Les consuls romains puis byzantins, de la fin du IV^e siècle à 541 (date à laquelle Justinien abolit la fonction consulaire) offraient ou faisaient parvenir, à leur entrée en charge, des diptyques en ivoire aux hauts fonctionnaires de l'Empire ainsi qu'à leurs parents et amis. Le mot *diptyque* désigne matériellement un double feuillet se repliant sur une charnière, de façon à pouvoir le refermer. Les deux plaques lisses à l'intérieur étaient enduites de cire pour y inscrire des notes à l'aide d'un stylet ; à l'extérieur, elles portaient chacune une représentation sculptée en relief du consul, accompagné de divers motifs et de ses noms et titres. Par la suite, on réutilisa ces diptyques, les insérant par exemple, dans des plats de reliure de manuscrits, ce qui entraîna certaines amputations. Posés sur l'autel, ils acquirent aussi un emploi liturgique : y étaient inscrites sur les revers lisses des listes de noms de saints ou de personnes pour lesquelles on récitait des prières, notamment des évêques ou des donateurs que l'on commémorait. Ainsi la cathédrale Saint-Lambert, la collégiale Saint-Martin à Liège et Notre-Dame de Tongres ont possédé pareils diptyques.

Un diptyque consulaire d'Anastase, fonctionnaire de haut rang promu consul en 517, a appartenu pendant des siècles à la cathédrale Saint-Lambert à Liège. Des deux volets on n'en conserve plus qu'un au Victoria et Albert Museum à Londres. L'ouvrage d'Alexandre Wiltheim *Diptychon Leodiense* paru à Liège chez Hovius, avec additions, en 1659-1677 en décrit l'ensemble. Les deux volets en ivoire portent chacun une représentation sculptée en relief du consul trônant devant le tribunal dans l'appareil de sa fonction : nimbé d'une coquille, vêtu d'un somptueux costume de cérémonie à décor de roues, il tient, dans la main gauche, le sceptre surmonté de l'aigle et de bustes impériaux et, dans la main droite, une bourse évoquant ses largesses, qu'il lancera dans l'arène pour marquer le début des jeux. Il est symboliquement accompagné de petites victoires ailées élevant des couronnes ou des boucliers ; sur le siège sont figurées les personnifications de Rome et de Constantinople. Le consul est identifié par une inscription latine. Au-dessus du tympan soutenu par deux colonnes au chapiteau sculpté apparaissent en médaillon des bustes flanqués de victoires tenant des guirlandes. Sur le bas des scènes de jeux (cirque, hippodrome). Le *diptychon Leodiense* a connu un usage liturgique, ce qui a sans doute assuré sa conservation dans le trésor de Saint-Lambert. Les inscriptions à l'encre qui couvraient les deux revers n'ont jamais été intégralement déchiffrées. Sur le volet de Berlin, après une invocation, la liste comportait, outre celui de la Vierge, les noms des apôtres, de pères de l'Église, de papes, d'évêques de Gaule puis de martyrs ; la fin de la liste, qui devait contenir des noms de vierges, a péri. Les inscriptions du volet de Londres, plus effacées encore, constituaient un memento des défunts dont les seuls noms qu'on ait pu lire semblent être ceux de deux évêques de Tongres Ebrégise et Amand sous la forme du génitif. L'écriture date du VIII^e - IX^e siècle, ce qui fournit un indice sur l'apparition du diptyque dans la région de Liège.

En 1025 l'inventaire du Trésor de Liège énumère des orfèvreries – or, argent, ivoires, pierres précieuses, émaux – moulées dans des *antependia*, autels portatifs, croix, ciboires, calices, patènes, châsses, reliquaires, phylactères, couronnes, éventails, encensoirs, cruchons, candélabres, bracelets, bassins, coupes, bâtons, cornes, escabeaux... Quelques précisions sont données quant aux croix offertes par les évêques Notger ou Wolbodon, mais aussi une coupe d'or du comte Herman d'Eename (†1029), membre de la célèbre maison d'Ardenne ou de Verdun. La dévotion du comte est aussi connue par les *Miracles* de saint Remacle qui rapportent qu'un de ses serfs fut guéri à Stavelot grâce à l'intercession du saint : le comte en rendit grâce à Dieu. La liste de Liège fut dressée en 1025 à l'avènement de l'évêque Réginard et l'on peut s'interroger sur les motivations profondes du prélat : état des lieux, intention de monnayer certaines pièces, répli-

que à des attaques de simonie, quête du prestige dans l'accroissement du trésor... L'inventaire concerne le « trésor de sainte Marie et de saint Lambert » : l'utilisation du terme « trésor » pour tout le *ministerium* de la cathédrale est très clair.

La cathédrale de Liège possède une relique de la Sainte Croix. C'est le chroniqueur Gilles d'Orval, vers 1250, qui le premier rapporte qu'eut lieu le 3 mai 1056 l'arrivée à la cathédrale de Liège d'une relique de la Sainte Croix. L'évêque Théoduin l'aurait personnellement reçue du pape Étienne IX. Fils de Gozelon Ier, duc de Lotharingie († 1044), frère des ducs Gozelon II (1044-1046) et Godefroid le Barbu (1065-1069), Frédéric d'Ardenne, ancien chanoine de Saint-Lambert et archidiacre, était en effet devenu pape sous le nom d'Etienne IX.

C'est Godefroid, prévôt de la collégiale Saint-Pierre de Liège, qui est chargé de l'acheminement du précieux cadeau à Liège. Il fait halte à Bouillon où il reçoit l'hospitalité du duc Godefroid le Barbu, le frère du nouveau pape. L'évêque Théoduin vient à sa rencontre à Huy et c'est en bateau par la Meuse que le cortège gagne le monastère de Saint-Jacques à Liège avant de parvenir à la cathédrale Saint-Lambert. N'est-il pas normal que le nouveau pape ait tenu à honorer sa patrie d'origine par un cadeau insigne ? Les efforts de Frédéric pour enrichir le pays mosan de reliques sont par ailleurs attestés. En 1056 toutefois Frédéric n'est pas encore pape, il ne le sera que le 2 août 1057. Le chroniqueur Gilles d'Orval qui écrit vers 1250 le mentionne déjà dans ses nouvelles fonctions et cette attribution *a posteriori* n'a pas lieu de surprendre, ni de jeter la suspicion sur l'ensemble du témoignage du chroniqueur. Frédéric fut également archidiacre de l'évêque Théoduin et l'on connaît l'importance que prirent les archidiacres pendant l'épiscopat de Théoduin. Quoi de plus naturel d'honorer un prélat qui lui avait fait confiance. La relique de la Croix n'est d'ailleurs pas le seul cadeau qu'Etienne IX adressa à son ancien évêque Théoduin de Liège. Toujours d'après Gilles d'Orval, il lui envoya un superhuméral, cette sorte de pectoral crénelé, ornement liturgique. Cet honneur semble avoir échappé à l'attention des historiens et pourtant il représente un élément important dans l'histoire du prestige de l'Eglise de Liège au point que l'iconographie du saint patron du diocèse, saint Lambert, va s'en trouver ultérieurement enrichie. Où Frédéric obtint-il un fragment de la Croix pour Liège ? On notera que chancelier de Léon IX, il fut légat pontifical à Constantinople, conservatoire des reliques de la Passion et que vers 1056, il devint abbé du Mont-Cassin où il envoya ailleurs comme cadeau une pareille relique.

Le 18 septembre 1720 les chanoines de Liège décident de faire réaliser « une croix d'argent pour y remettre le morceau de la Ste Croix qui avoit été détaché lorsque la croix d'argent a été volée ». En 1738, dans ses *Délices du Pays de*

Liège, Saumery suggère que la relique aurait été offerte par le pape Grégoire X. La carrière de ce pape passe également par Liège où il fut archidiacre (1246-1271), avant d'entreprendre un pèlerinage en Terre Sainte pendant lequel il apprit sa désignation comme pape. Martène et Durand emboîtent le pas. Rien n'empêche non plus l'Eglise de Liège de posséder plusieurs reliques de la Sainte Croix. Reste à savoir laquelle va faire par la suite l'objet du soin attentif des autorités. Au début du XV^e siècle les fragments furent enchâssés dans le remarquable reliquaire conservé aujourd'hui au Trésor de la Cathédrale de Liège.

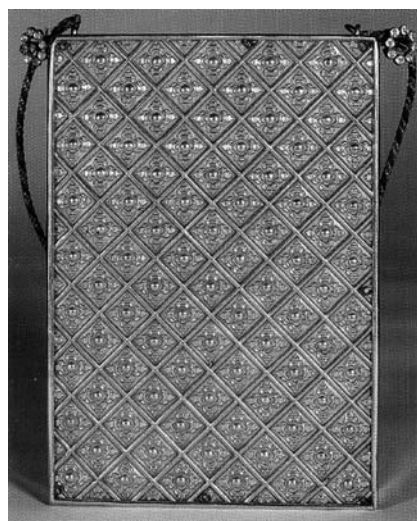
Tableau-reliquaire de la Vraie Croix

Franco-bourguignon (?), vers 1420.

Émaux et cristal de roche.

21 x 14 cm.

Trésor de la Cathédrale de Liège.



Une plaque de cristal de roche d'une grandeur et d'une limpidité remarquable protège une des grandes reliques de l'ancienne cathédrale, à savoir les deux fragments de bois qui forment la croix sur laquelle est fixé le Christ; de part et d'autre Adam et Ève et sur le haut des anges à mi-corps dont les phylactères aux inscriptions latines insistent sur le caractère rédempteur de la Croix : *Fructus arboris seducit / Et Filius Dei redemit / Propter lignum servi facti / Et per sanctam crucem liberati* (« Le fruit de l'arbre (les) a séduits, et le Fils de Dieu (les) a rachetés ; à cause du Bois ils ont été faits esclaves et par la Sainte Croix ils ont été libérés »). L'Arbre de la Science du Bien et du Mal est ainsi mis en parallèle avec la Croix dans un schéma de chute et de rédemption de l'homme.

À la place de la Vierge et de saint Jean, Adam et Ève encadrent un Christ suspendu sur le bois même de la relique devant un fond de feuillages finement ciselé et émaillé de bleu et de rouge translucide. Les personnages sont émaillés en ronde bosse et demi-ronde bosse sur or.

Ils ont été vêtus pudiquement en 1841 d'une épaisse toison de fourrure qui stylistiquement contraste avec l'admirable perizonium du Christ, lui original. Les chevelures et les vêtements sont en or, les carnations émaillées de couleur chair. Dans la plupart des « bijoux » d'époque, l'émail blanc – un verre blanc opaque coloré d'oxyde d'étain – est utilisé pour rendre la carnation et on est en droit de se demander si les carnations n'ont pas été ici refaites au XIX^e siècle, ou même avant, à l'époque où le reliquaire de Charles le Téméraire et le buste de saint Lambert sont pareillement peints.

Le cadre est garni d'éléments sphériques concaves ornés en leur centre de perles d'émail bleues et blanches alternées. Le revers est décoré de quatrefeuilles dans des losanges estampés.

Le reliquaire est mentionné pour la première fois en 1483. Il pouvait être porté en procession par des cordons fixés sur le haut.

GEORGE Ph., « La Sainte Croix à Liège au XI^e siècle », *Bolletino d'arte, Studi di oreficeria. Supplemento al n. 95, Mélanges Marie-Madeleine Gauthier*, Rome, 1996, p. 39-48.

KOVACS E., *L'âge d'or de l'orfèvrerie parisienne au temps des princes de Valois*, Budapest, 2004, p. 232-233.

LHOIST-COLMAN B., « Le tableau-reliquaire de la Vraie Croix (Liège, Trésor de la Cathédrale) », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. LXVI, 2004, p. 5-23.

Le 9 mai 1071 lors du « Triomphe de saint Remacle à Liège » l'hagiographe décrit l'émoi de l'évêque Lietbert de Cambrai et de ses clercs dans la crypte où étaient conservées les reliques de saint Lambert devant une forte secousse et une épaisse nuée qui remplit l'espace, aussitôt dissipée par une lumière plus éclatante que le soleil. Comme en extase, le prélat vit alors apparaître dans cette clarté magnifique les deux évêques Remacle et Lambert, et il entendit un murmure, comme si les deux saints s'entretenaient entre eux des événements. Saint Remacle, dont la châsse était dans l'église, opérait ses miracles en haut, saint Lambert dans la crypte.

En 1071, pour réussir la délicate et importante opération de l'inféodation du comté de Hainaut à l'Église de Liège, l'évêque Théoduin n'hésite pas à mettre à contribution les trésors des églises dont celui de la cathédrale qui possédait une croix en argent contenant un fragment de la Sainte Croix. Pour combattre Robert I^{er} le Frison devenu comte de Flandre, Richilde, comtesse de Hainaut et son fils Baudouin II, cherchèrent appui auprès de l'évêque Théoduin. Elle transforma ses alleux en fiefs tenus de l'Église de

Liège qui lui apporta de l'argent pour la soutenir dans sa lutte. Le 9 mai 1071, Henri IV ratifia la donation et donna la charge publique à l'Église de Liège ; Théoduin la concéda à Godefroid le Bossu, duc de Basse-Lotharingie, investi en premier lieu comme *magister militiae Lotharingiae* ; le duc l'inféoda à son tour à la comtesse. En 1076, à la mort de Godefroid sans héritier, Richilde et son fils étaient investis directement.

En 1096, l'évêque Otbert n'hésite pas, au grand dam du chapitre de Saint-Lambert, à faire enlever des plaques d'or recouvrant la châsse du saint patron du diocèse pour réunir la somme nécessaire à l'achat du château de Bouillon au duc Godefroid qui partait en croisade. Les réceptacles confectionnés pour contenir les reliques sont non seulement des œuvres d'art mais aussi une réserve monétaire à laquelle on recourra en cas de besoin. Le trésor est un capital monnayable pour des moments de pénurie : le métal est alors engagé, vendu ou même fondu et transformé.

La châsse ancienne de saint Lambert renfermée dans l'actuelle châsse de 1896 est un coffre rouge qui contient les reliques principales, sauf la tête. Le coffre en bois conservé au Trésor est l'âme en bois de la châsse pillée de son orfèvrerie à la Révolution qu'une dendrochronologie a placée vers 1489. Les reliques de saint Lambert offertes à d'autres églises vont également susciter des œuvres d'art, parfois beaucoup plus tard – un trésor est un perpétuel renouvellement. Ainsi en 1143 l'abbé de Liessies obtient une relique renfermée dans une châsse en argent ; en 1191 l'évêque Raoul de Zähringen, de retour de croisade, meurt dans sa patrie d'origine à Fribourg et y abandonne une relique du chef de saint Lambert aujourd'hui dans un buste-reliquaire du XVI^e siècle.

Pour remercier saint Lambert du « Triomphe de Bouillon », la reprise par les Liégeois en 1141 du château confisqué par les Barrois, l'évêque Albéron II lui fit confectionner une nouvelle châsse et y transféra ses reliques le 19 décembre 1143. Le corps du saint évêque enveloppé dans ses deux suaires était identifié par deux plaques, l'une en plomb, l'autre en cuivre, toutes deux du XII^e siècle aujourd'hui exposées au Trésor. En 1185 l'incendie de la cathédrale épargna les reliques. La châsse fut replacée sous un *ciborium* recouvert d'or et d'argent en compagnie de la châsse des saints Pierre, Andolet, ses neveux martyrs et de saint Floribert dans le vieux chœur au pied de l'autel de la Sainte-Trinité. En 1319 le chœur de l'église gothique fut achevé et un jubé le clôtura. On dispose du contrat de réalisation en 1365 par maître Gilles Gobin de la grande armoire du jubé : entièrement polychromée, elle abritait la châsse de saint Lambert, posée sur un support qui permettait de la laisser voir, l'abritait et la garantissait contre toute profanation. Surmontée d'un crétage, cette riche armoire avait un socle peint en rouge, ses chanfreins et contours en or mat, et une ornementation

de trente deux statuettes en or, les visages et les mains en carnation, dans des niches au fond azuré scintillant d'or.

Lorsqu'on aborde l'histoire de tout établissement religieux, la mort est omniprésente. Est-il nécessaire de rappeler qu'au Moyen Âge le salut de l'âme est l'objectif primordial des chrétiens ? La générosité envers une église vise à l'obtention du pardon pour gagner le paradis ; dans cette perspective, la Vierge et les saints paraissent des intercesseurs privilégiés – « des avocats » – qu'il convient de s'attacher pour cette « comptabilité de l'au-delà ». De nos jours, on a peine à cerner l'importance des efforts des gens du Moyen Âge pour entretenir leur souvenir après la mort et assurer *ipso facto* leur paradis. Autour de la tombe du saint patron va aussi s'organiser une véritable « topographie funéraire » – ecclésiastiques et laïques privilégiés –, *ad sanctos*, tout près des saints. Une concurrence s'instaure même entre les institutions religieuses.

Les évêques de Liège, généralement ceux qui ont été chanoines de Saint-Lambert avant d'être évêques, souhaiteront être ensevelis dans leur cathédrale. L'église cathédrale servira de nécropole épiscopale mais aussi de nécropole canoniale : les chanoines imitent leur évêque.

La cathédrale, église de l'évêque, bénéficie des libéralités du prélat et de son chapitre. Le trésor est ainsi représentatif du pouvoir ecclésiastique par les dons ou legs consentis. Plus largement les laïcs contribuent à son enrichissement. Il existe bien sûr des différences entre un trésor de cathédrale, un trésor d'abbaye et un simple trésor d'église par la nature des objets qui y entrent mais aussi par le degré de sacralité de certains d'entre eux. D'autre part l'évêque, comme le souverain, distinguera les pièces propres à son usage personnel, – sa chapelle pour l'évêque ; dans le cas du laïc, il se peut aussi que la mort du prince prescrive des dispositions particulières à l'un ou l'autre objet. Ainsi, même au XVIII^e siècle, la reliure en argent offerte à Joseph-Clément de Bavière († 1723) passe en 1739 dans le Trésor de la Cathédrale grâce à une libéralité de son successeur et héritier Georges-Louis de Berghes. L'évêque est aussi prince : son mécénat ecclésiastique se double d'un mécénat princier ; tous deux peuvent se focaliser sur l'église-mère, la cathédrale, et bien entendu sur son trésor.

Les initiatives personnelles d'un évêque ou d'un haut dignitaire ecclésiastique ou de l'ensemble du chapitre de chanoines sont aptes à lancer ou à relancer un culte. Les reliques de saint Hubert furent-elles évacuées en 825 par l'évêque de Liège Walcaud vers l'Ardenne par suite de la concurrence avec celles de saint Lambert ? En effet Hubert était enterré selon sa volonté dans la collégiale Saint-Pierre, à deux pas de la cathédrale. Le culte de saint Frédéric, évêque de Liège († 1121), boudé par les chanoines

de Saint-Lambert, fut relégué près de sa tombe dans un coin presque oublié de la cathédrale. « Tout devait être fait en fonction de saint Lambert : c'est autour de ses reliques, que les énergies, en ce milieu du XII^e siècle, devaient nécessairement se cristalliser. En d'autres termes, saint Lambert, patron et propriétaire céleste de l'Eglise de Liège depuis le VIII^e siècle, montrait une fois de plus qu'il n'appréciait pas la concurrence et qu'il entendait rester le seul maître de son évêché et de sa cité » (Jean-Louis Kupper).

Parmi les insignes du pouvoir qui sont une autre composante d'un trésor de cathédrale, le gonfanon de saint Lambert saisi par l'avoué de Hesbaye sur l'autel de la Sainte-Trinité dans la cathédrale, symbole mobilisateur des forces liégeoises, remplacera la châsse de saint Lambert précédemment promenée sur les champs de batailles. C'était le signe de ralliement des milices liégeoises. « À Bouvines (27 juillet 1214) le vainqueur arbore l'oriflamme de Saint-Denis, comme à Steppes (13 octobre 1213, victoire liégeoise contre les Brabançons) l'étendard de saint Lambert » (Claude Gaier).

Le *Liber officiorum Ecclesiae Leodiensis*, commencé en 1185 et complété en 1323, précise que le service de la fierte de saint Lambert, dû par sept bourgeois appelés les « sept fiévés », consistait à garder la châsse du saint lorsqu'on la transportait ou lorsqu'on l'exposait. L'institution des fiévés figure dans les *paix* ou contrats intervenus entre le prince et les divers pouvoirs de la nation et les exemptions dont ils profitent.

Du 3 au 7 mai 1212 la mise à sac de Liège par les Brabançons ne laisse aucun doute sur les dégâts occasionnés au trésor de la cathédrale : reliquaires et vases sacrés sont brisés ou volés. L'évêque décide alors une humiliation des reliques : dans tout le diocèse l'*imago Christi* et les reliques sont déposées par terre et entourées d'épines ; le crime du duc de Brabant, frappé d'anathème, et de ses complices, est dénoncé comme sacrilège. À la cathédrale le Christ est dépendu ; à sa droite les châsses de Théodard et de Madelberte, à sa gauche celles de Pierre et Andolet, compagnons de martyr de saint Lambert et de saint Floribert, fils et successeur de saint Hubert ; des prières sont faites par tout le clergé en pleurs, une *lamentatio* répétée alors que les offices sont interdits. L'évêque prépare sa vengeance et remporte le 13 octobre 1213 la victoire dans la plaine de Steppes en Hesbaye : c'est le « triomphe » de saint Lambert interprété comme un jugement de Dieu qui sera célébré liturgiquement chaque année jusque la fin de l'Ancien Régime comme une vraie fête nationale. La cathédrale ne fut liturgiquement réconciliée que le 23 août 1213.

En 1319 la châsse de saint Lambert est présentée sur le jubé qui ferme le grand choeur.

Les conclusions capitulaires apportent de nombreuses mentions : en 1477 un paiement est fait au peintre Henri « pour rougir et redorer la fierte de saint Lambert » ; en 1484 un paiement est fait au trésorier pour la réparation d'un vase à eau bénite cassé, une image dont on a enlevé l'or et l'argent et une croix de procession.

Autre circonstance funeste pour Liège comme pour le trésor : le sac de 1468. La visite du Téméraire en novembre 1467 à Liège pour vénérer les reliques de saint Lambert lui permit peut-être d'acquérir un doigt du saint, relique corporelle hautement symbolique. Dans les comptes du Téméraire, alors comte de Charolais : « *Audit aulmoisnier, la somme de vingt livres, monnoie que dessus, que ledit receveur lui a delivré comptant par l'ordonnance de mondict seigneur en seize escuz de cinquante gros piece, pour presenter et donner en offrand, assavoir : les dix escuz d'or aux relicques de saint Lambert de Liege, que mondit seigneur y fist offrir quant il visita lesdites relicques, et les six escuz aux coustres de l'eglise dudict saint Lambert pour leur vin, d'avoir tiré icelles relicques hors du tresor ; pour ce icy ladite somme de XX livres* ».

L'étendard du duc, à l'image de saint Georges, est suspendu dans la cathédrale comme signe de sa protection. L'année de son avènement comme duc de Bourgogne –1467– il veut offrir un ex-voto à la cathédrale « à Monseigneur saint Lambert ». L'ex-voto va peu à peu se muer en reliquaire. Hugo van der Velden a remarquablement décrit l'évolution politique des événements. Il faut ajouter que la présence d'une telle relique dans les mains du duc est significative à plus d'un titre. Au Moyen Âge saint Lambert est considéré comme le véritable propriétaire de la terre de l'Église de Liège, la « terre de saint Lambert ». Dans une société où le symbolique imprègne toutes les mentalités, le Téméraire veut signifier aux Liégeois qu'il est devenu le maître du pays. Charles vient de tailler en pièces les milices liégeoises et il veut clamer haut et fort sa victoire et sa mainmise sur la principauté de Liège. Imposer son image à la face des Liégeois, et, en outre, tenant en mains une relique de leur saint patron, n'est-ce pas une double provocation « pieuse » ? Avec bien sûr tout le respect dû à saint Lambert : le duc est à genoux, il a ôté ses gantelets, et saint Georges le salue. Le reliquaire contient, soigneusement enfermé dans un fragment de tissu rouge, le troisième métacarpien d'une main droite dont l'épiphyse proximale est en partie détruite, accompagné d'une authentique sur parchemin, collée sur un papier, avec l'inscription d'une écriture du XV^e siècle (?) très difficilement lisible *S(ancti) Lambert(i)*, retranscrite au XIX^e siècle à l'encre rouge sur le papier. Maintes occasions furent offertes au duc d'acquérir une relique du saint. N'a-t-il pas, au dire des chroniqueurs, pris lui-même la défense de la châsse de saint Lambert lors du sac de Liège ? Le don d'une relique comme cadeau de remerciement de la part des

chanoines n'aurait rien d'étonnant d'autant qu'on sait que son lieutenant Humbercourt obtiendra pareil présent pour lui-même le 27 janvier 1469.

En mars 1468 Jehan Marchant, « *broudeur de monseigneur demourant à Bruxelles* » reçoit la commande d'ornements liturgiques aux orfrois illustrant la vie de saint Lambert pour offrir à la cathédrale ; il en est payé en novembre 1469. De même à Thomas Portinari en 1468 pour « *80 aulnes de drap d'or cramoisy et friché pour en faire les vings aournement d'église, assavoir : parement d'autel, chappes, chasubles et autres parties a ce servance, que icelui seigneur a donnez a l'église saint Lambert de Liege* » ; Jean Franciere, « *cousturier demourant à Lille, pour vingt aulnes bourran bleu pour doublés deux paremens d'autel, assavoir : le haut et la bas d'une chappelle de drap d'or cramoise, que mondit seigneur a nouvellement fait faire ; et offrois fais de la vie saint Lambert* ».

Le chroniqueur Adrien d'Oudenbosch, moine de Saint-Laurent de Liège contemporain des faits, donne des détails sur le sac de la ville : « [...] *tout ce qui se trouvait dans les églises de Liège fut enlevé et volé. Quand les pillards trouvaient les ciboires du sacrement de l'Eucharistie, ils les portaient à un prêtre pour qu'il en retirât le Sacrement, puis s'en emparaient ou secouaient les hosties sur l'autel. Ils répandaient aussi les saintes huiles sur les autels. De plus, ils brisèrent aussi le sépulcre des autels pour voir si on y avait caché de l'argent. Le duc Charles se rendit en personne à la cathédrale Saint-Lambert et put à peine empêcher, en mettant l'épée à la main, que les soldats ne forcent le tabernacle. On brisa aussi beaucoup d'autels dans cette église, dont on enleva les calices et tous les ornements des autels. [...] Le jour de Saint-Hubert, qui le premier fonda la cité, le duc décida d'épargner les églises et de livrer le reste aux flammes. [...] Dès la veille, le duc avait donné au bâtard Antoine son frère tous les objets appartenant à des chanoines ou à des laïcs et déposés dans la trésorerie de Saint-Lambert. Tous les bijoux de la cathédrale de Liège furent transportés à Maastricht. On enleva l'argent de la couronne de lumière et on le conduisit dans la même ville. On parla aussi d'enlever la châsse de saint Lambert, mais toutefois elle resta en place* ». Le pillage et la dévastation furent réfléchis, systématiques et minutieux. Le Téméraire lui-même s'empara de l'argent de la couronne de lumières de la cathédrale. On garde ainsi mention dans diverses sources des œuvres dérobées sans pouvoir souvent les identifier formellement.

En 1472 Guy de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, lieutenant de Charles le Téméraire au pays de Liège, émet l'idée de faire exécuter un reliquaire spécifique pour le crâne de saint Lambert, comme pour celui de saint Servais de Maastricht, et offre à cet effet près de 7,5 kg d'argent.

En 1483, des pièces importantes du trésor sont engagées pour servir de garantie à un emprunt pour Guillaume de la Marck, assassin du prince-évêque Louis de Bourbon, pour soutenir la candidature de son fils à l'épiscopat ; elles sont transportées à Paris et en 1494 le coûtre, gardien du trésor, va les récupérer.

L'importance des tissus précieux au sein du Trésor n'est plus à faire. On pense en premier lieu aux deux suaires de saint Lambert (VIII^e-IX^e et X^e siècles) qui ont fait l'objet des études attentives de notre collègue Françoise Pirenne. Les tissus interviennent pour d'autres reliques importantes. Le tissu byzantin au monogramme de l'empereur Héraclius (610-641), conservé au Trésor de la Cathédrale de Liège, dont la reconstitution graphique du XIX^e siècle est aujourd'hui confirmée par la découverte de nouveaux fragments porteurs du monogramme, nous inspire une hypothèse. Quand on sait qu'Héraclius reprit Jérusalem en 627 et ramena la Sainte Croix à Constantinople, ce tissu à son monogramme n'aurait-il pu servir à emballer les Saintes Esquilles ? Ainsi s'expliquerait sa redécouverte à proximité de reliques. Dans le cas de Liège, les morceaux du Saint Bois ont été enchâssés au XV^e siècle dans un nouveau reliquaire et le tissu d'Héraclius transféré comme textile-relique dans une des châsses de l'ancienne cathédrale. Les inventaires de la Sainte-Chapelle de Paris mentionnent d'ailleurs l'habitude d'envelopper la précieuse relique dans une étoffe mais ne nous donne malheureusement pas la précision archéologique souhaitée.

En 1489 lors de l'ostension des reliques on procéda à la visite des châsses. À la solennité du 28 avril, fête de la translation de saint Lambert, l'abbé de Stavelot montra du jubé le chef du saint martyr, sa tête encore garnie de quelques cheveux, avant la procession. Lors d'une seconde ostension organisée trois mois plus tard, outre les objets déjà signalés, on présenta aussi l'amict plein de sang qui couvrait la tête de saint Lambert le jour de son martyre, l'étole et le manipule, les gants, les sandales et les chausses qu'il avait portés.

Avec l'identification de la ville à son saint patron il y a parallèlement l'identité culturelle de la collectivité liée à la cathédrale et à son trésor. Une contre-épreuve en est donnée dans les grands drames vécus à travers l'histoire quand le trésor est exhibé pour « appeler sur la patrie la protection divine », dans les faits pour susciter un sursaut national. C'est le cas en 1489, en pleine guerre civile, lorsque le chapitre cathédral organise une procession de toutes les reliques de la cathédrale Saint-Lambert. L'historien et vicaire général Jean Chapeauville (1551-1617) édite le texte de cette ostension salvatrice *Historia visitationis feretri Beati Lamberti martyris et pontificis, et aliarum reliquiarum Ecclesiae Leodiensis* d'après la *Chronique des Evêques de Liège* du frison Suffridus Petri, professeur à l'université de

Cologne. Un ordre hiérarchique apparaît dans la procession : chaque relique trouve sa place et est escortée par des membres choisis du clergé.

Dans la procession de 1489, vient en premier lieu l'Icône de la Vierge : *Primo imago Beatae Mariae Virginis depicta a Beato Luca Evangelista*, dont la référence était à Constantinople l'icône de référence, conservée au monastère των Οζηγων, et vénérée au moins à partir du VIII^e siècle ; elle passait pour un portrait de la Vierge exécuté par saint Luc et était un palladium de la cité. Les représentations de ce type sont nombreuses dans les pays orthodoxes comme en Occident. Parmi tant d'autres, celle de Sainte-Marie-Majeure à Rome et son titre de « *Salus populi Romani* » qui suscitait des processions à Rome contre fléaux et calamités publiques. À Liège, dans la seconde moitié du XV^e siècle, marquée par la guerre civile, les circonstances de l'exposition de l'Icône sont un peu semblables. De plus au XV^e siècle une certaine homogénéité a été restituée à l'ensemble de l'œuvre : la peinture mariale voit ses traits occidentalisés et quatre écoinçons estampés flanqués du buste de saint Lambert ajoutés sur le plat. On serait tenté d'expliquer ces interventions par les dommages survenus à l'œuvre lors du terrible sac de Liège en 1468 par le duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Cette appropriation liégeoise de l'œuvre, une sorte de « marque » de saint Lambert, pourrait plaider dans ce sens.

Icône byzantine dite *La Vierge de saint Luc*

Ouest byzantin, première moitié du XIV^e siècle (additions XV^e siècle).

Panneau de bois peint, tempera, avec revêtement en argent doré.

34 x 29 cm.

Trésor de la Cathédrale de Liège.

L'œuvre se présente sous la forme d'un tableau rectangulaire en bois, recouvert d'orfèvrerie ; au centre la peinture d'une Vierge à mi-corps, portant l'Enfant sur sa gauche. En légère saillie les larges nimbes orfèvrés de la Mère et de son Fils se juxtaposent et sont accompagnés d'une inscription grecque. Celle-ci, d'origine car parfaitement intégrée aux filigranes, est répartie dans six petits cartouches circulaires et rectangulaires bombés, deux à gauche et quatre à droite, agencés presque en symétrie : MP / ΘΥ / ΗΟΔΗ / ΓΗΤΡΙΑ et IC / ΧC. Positionnés en hauteur, les cartouches rectangulaires se partagent le mot *Hodigitria*, c'est-à-dire la Vierge conductrice, le thème de l'œuvre. Au Trésor de Liège ce même thème se trouvait déjà traité sur la belle plaque byzantine en ivoire (IX^e siècle), dont on ignore les circonstances de l'arrivée.

Un chanfrein rectangulaire encadre la peinture et assure la transition vers une large bordure périphérique. Il crée, avec le relief des nimbes, un effet de perspective. Pour l'orfèvrerie, André Grabar parle d'un tapis de motifs géomé-

triques : la production de ce type d'icônes, limitée à Constantinople, semble comme « une manière [...] de matérialiser l'éclat moral des images sacrées ». Les filigranes sont soudés sur une plaque d'argent dont les lèvres épousent les contours de la peinture. Insistant sur l'habile soudure invisible des milliers de filigranes, Jean Puraye décrit « un réseau étonnant de fantaisie et de précision ».



Au XV^e siècle une certaine homogénéité a été restituée à l'ensemble : sur une œuvre peut-être abîmée ont été appliqués une peinture mariale aux traits occidentalisés et quatre écoinçons estampés flanqués du buste de saint Lambert. On serait tenté d'expliquer les dommages survenus à l'œuvre par le terrible sac de Liège en 1468 par le duc de Bourgogne Charles le Téméraire mais ici aussi on ignore tout de l'histoire de l'œuvre.

Par comparaison avec d'autres icônes et par le témoignage des sources liturgiques et historiques, le détail de l'ornement des filigranes pourrait être daté de la première moitié du XIV^e siècle. Le nombre de témoins de l'argenterie byzantine précisément datés est malheureusement restreint.

Le travail filigrané consiste en des lamelles d'argent doré, entrelacées ou retournées sur elles-mêmes et soudées sur le fond repoussé ou cloisonné.

On rencontre plusieurs décors de filigranes. Le principal consiste en des cercles de diamètre différent remplis de figures cordiformes, les unes crucifères et les autres ornées de tétragones à tresse. Le chanfrein porte un motif répété en forme de cœurs, un peu semblable à l'ornementation des fonds d'œuvres byzantines antérieures comme la croix de Maastricht aujourd'hui à Rome. À l'époque le décor filigrané devient plus important. Précédemment en or, il est maintenant en argent doré, à la suite de l'appauvrissement général de l'Empire.

Sur la bordure, des bandes-cloisons insèrent ces cercles de filigranes, par groupes de huit sur la largeur (2 x 4cm) et de six sur la hauteur (2 x 3cm) ; ils alternent avec des plaquettes carrées, garnies de nœuds d'entrelacs découpés à jour. Celle du milieu au-dessus de la tête de la Vierge n'est pas de la même technique et a sans doute été remplacée. Le bandeau est ainsi divisé en vingt compartiments, dix rectangles et dix carrés alternés.

La contrainte imposée par la découpe des personnages originels dans l'orfèvrerie ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur l'art du peintre occidental. Sous le rouge de la robe de l'Enfant se devine un décor géométrique doré et, sous le voile mauve de la Vierge, sont peintes par endroits des étoiles dorées. Marie tient Jésus sur son bras gauche ; elle est vêtue d'une tunique bleue, la tête couverte d'un voile blanc plissé qui s'enroule autour du cou et laisse entrevoir les cheveux d'un blond doré. Un ample manteau lilas est posé sur la tête de la Vierge et retombe sur ses épaules, dont Marie, de la main droite, retient les plis. Jésus, suivant une iconographie bien définie, bénit de la main droite et serre le rouleau des Écritures de la gauche. Bien sûr le modèle retouché est byzantin mais visage, mains, geste et mouvements des draperies font penser à une Vierge du XV^e siècle.

C'est à la même époque que furent remplacées les quatre plaques d'angle par des écoinçons carrés gothiques, estampés d'un double cercle. Au centre un buste d'évêque entouré de lancettes. La figurine estampée en buste avec rational crénelé et mitre évoque saint Lambert, sur le modèle des monnaies liégeoises ou des sceaux de l'époque, comme par exemple le sceau de Louis de Bourbon, prince-évêque de Liège (1456-1482). Il faut aussi rappeler que c'est en 1472 que naît à Liège le projet d'exécuter un buste-reliquaire pour saint Lambert, achevé en 1512 et conservé aujourd'hui au Trésor de la Cathédrale. Saint Lambert, patron du diocèse, est la figure emblématique de l'Église liégeoise.

On ignore tout des circonstances exactes de l'arrivée de l'œuvre à Liège et l'on doit reléguer aux oubliettes la légende selon laquelle elle aurait été offerte à la cathédrale Saint-Lambert de Liège par l'empereur Frédéric II (1194-1250) « ou par l'un de ses successeurs ». En comparaison avec l'icône de Chimay, dont l'histoire est bien connue, Jacqueline Lafontaine-Dosogne suggère que cette œuvre pourrait être arrivée en Belgique dans le cadre des tentatives de l'union des Églises au XV^e siècle. La date retenue nous plaît pour les raisons évoquées plus haut.

Vers 1935 le panneau de cèdre était entièrement vermoulu mais la peinture avait cependant résisté, protégée du bois par un parchemin. Une transposition put ainsi être opérée sur un nouveau support par le restaurateur bruxellois J. Van der Veken.

LHOIST-COLMAN B. et alii, « Les peintures de la cathédrale de Liège. Histoire et restauration », *Feuillets de la cathédrale de Liège*, n° 2-6, 1992, p. 9-10.

GEORGE Ph., « Icon of the Virgin Hodegetria », *Catalogue de l'exposition Byzantium : Faith and Power (1261-1557)*, New York, 2004, p. 252-253.

Reprenant l'idée de Humbercourt, le prince-évêque Érard de la Marck fit exécuter par l'orfèvre Hans von Reutlingen un buste-reliquaire pour abriter le chef de saint Lambert. Il offre or et argent (près de 10 kg) et en 1509 achète à Venise perles et pierres précieuses. Le 28 avril 1512 le nouveau buste fut solennellement inauguré. En 1743 le visage du buste est peint et le chapitre décide de faire réaliser « dans la sacristie une armoire neuve pour y placer laditte statue » ; le visage était peut-être d'argent à l'origine, la chevelure est dorée.

L'association d'une ville avec son saint patron se manifeste de nombreuses manières. D'abord dans la liturgie par l'importance accordée à la fête du saint et par le développement de son office, mais aussi à travers les sources narratives. Des récits racontent faits et gestes du saint patron et surtout ses interventions miraculeuses si importantes pour attirer les pèlerins vers lui, donc vers la ville. Enfin l'iconographie du saint est le témoignage le plus parlant pour tous, dans son monument, à son autel, par les œuvres d'art – le cycle iconographique du socle du buste-reliquaire de saint Lambert est à cet égard exemplaire – mais aussi par des images plus populaires et plus diffusées.

L'anthropomorphisme de certains reliquaires n'en augmente-t-il pas la signification ? Plus grande que nature la figure de saint Lambert impressionne et participe aux grandes cérémonies de la vie religieuse et de la vie publique. Comment d'ailleurs distinguer réellement les deux sphères de pouvoir dans une principauté épiscopale ? Le buste qui renferme la plus insigne relique du saint, sa tête, symbolise à lui seul la nation liégeoise. Le reliquaire « parlant » indique aux pèlerins la nature de la relique et devient ainsi l'image glorieuse du corps saint. Il concourt aussi à l'idée très présente au Moyen Âge d'incorruptibilité du corps, preuve évidente de sainteté.

La réorganisation même du culte du saint patron au sein de son église favorise son pèlerinage. Érard de la Marck agit de la sorte à Liège et avant lui ses prédécesseurs en pays mosan avec les chefs de Remacle à Stavelot, de Servais à Maastricht ou d'Hadelin à Visé.

Tous ces faits spectaculaires sont aptes à stimuler une nouvelle dévotion. Les linges tachés du sang de saint Lambert participent à l'usage antique de recueillir le sang des martyrs et de les enterrer avec le saint.

Comment était organisé le Trésor ? Alice Dubois en décrit l'organisation au XVII^e siècle.

Le chanoine-coûtre (*custos*) était le gardien du trésor, des reliques, de tous les ornements sacrés et du mobilier de l'église. Il désignait les quatre sous-

coûtres (*sub-custodes*) chargés de nettoyer et d'orner l'église et les trois marguilliers (*matricularii*) qui sonnaient les cloches. Il avait aussi sous ses ordres les orfèvres, le forgeron, le vitrier. Le *Liber Officiorum Ecclesiae Leodiensis* rédigé au XIV^e siècle détaille ses charges exactes. Il fournissait la cire pour le sceau du Chapitre, les poutres, les moutons, les cordes, l'huile des cloches, les reliures des livres, l'huile du Jeudi Saint, un setier de vin pour laver l'autel, 13 marcs liégeois pour le repas de la Saint-Lambert. Au cours des siècles des accords modifièrent sa charge notamment pour le luminaire, l'entretien de l'église, la location des boutiques installées sur le parvis...

Le personnel subalterne était composé de clercs (sous-coûtres, marguilliers) et de laïcs (employés ou ouvriers). Les sous-coûtres avaient pour mission l'entretien de l'église et de son mobilier et la préparation des objets nécessaires à la célébration du culte. Ils ouvraient et fermaient les portes et devaient passer la nuit dans l'église. Les marguilliers veillaient à la sonnerie des heures et des offices ; ils devaient aussi garnir l'autel et s'occuper du luminaire.

Ils dormaient aussi dans l'église. Dépendant du coûtre, les sept fieffés (*feudati*) avaient un office héréditaire (*officium virgae feudalis*) symbolisé par une verge garnie de velours rouge et ornée des initiales de saint Lambert brodées en or. Deux d'entre eux étaient tenus de veiller sur l'autel et sur les reliques ; les trois autres étaient attachés à la garde de saint Lambert. Le sixième était l'orfèvre et le septième le trésorier qui possédait la clé du trésor. L'orfèvre (*aurifaber*) restaurait aux frais du Chapitre tous les objets du trésor. Dégagé de tradition féodale, la fonction arriva sous la responsabilité du coûtre qui présentait son candidat au Chapitre. D'autres artisans intervenaient encore comme le serrurier (*faber ferrarius*), le peintre, le maçon, le libraire, le menuisier, le cuivrier, ou le couturier parmentier (*sartor*) qui réparait les ornements liturgiques. De 1608 à 1641, en raison des troubles des temps, le sous-coûtre et deux veilleurs de nuit logeaient dans l'église-même, dans des lits suspendus dans le vieux chœur, endroit sacré du martyr de saint Lambert.

Le *Liber virgiferorum* rédigé vers 1672-1714 et complété de divers documents apporte quelques témoignages sur cet office important de la cathédrale. Les fiévés accompagnent les processions de la cathédrale, à l'intérieur ou en dehors des cloîtres, le 28 avril, à la Fête-Dieu, le 17 septembre, à Noël, le jour de l'an, à la Purification, le dimanche des Rameaux, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint et le jour des Rois quand ces deux dernières fêtes tombent un dimanche. Ils suivent les chanoines et précèdent immédiatement l'évêque officiant. De retour à l'église ils s'installent sous le jubé. Après l'office le coûtre leur offre à dîner.

Les murs épais de la grande tour de la cathédrale préservent la « trésorerie », s'il s'agit bien du trésor. En 1615 le voyageur tournaisien Philippe de Hurgues décrit le trésor de Saint-Lambert. « *Ayant remarqué tout ce qui se faisoit à remarquer en l'église de Saint-Lambert, nous feismes en sorte que la thrésorerie, qui est posée sous le grand clocher, nous fut ouverte, où nous veismes une merveilleuse richesse d'or et d'argent, de pierreries et d'ornements [...]* ». Outre les reliquaires de Charles le Téméraire et de saint Lambert, « *il y a en oultre plus de 150 reliquaires signalez, contenant des ossements de saints et autres choses pieuses que ramassa l'antiquité ; et tout cecy est d'argent doré, comme sont encore quatre livres (j'entends leurs couvercles) servants à la lecture des épistres et des évangiles, sept ciboires, vingt-trois calices, douze grands chandeliers, huict grandes lampes, six encensoirs, un benoistier et ce qui en despend. D'argent pur sont une image de la Vierge Mère, haute de trois pieds, du poids de vingt huict livres, que portent deux hommes aux processions générales, immédiatement après les hommes, et devant les femmes qui la suivent, sans se mesler, comme elles font par deçà, confusément avec l'autre sexe ; douze grands chandeliers, douze encensoirs, trente deux lampes, trois benoistiers massifs avec les dépendances, et plus de cent menuz reliquaires contenant des petits ossements de saints, ou autres reliques de moindres pourpris que celles qui sont miese en argent doré. De pierreries il y en a de très-belles dont je viens de parler, et entre icelles, plus de deux cents fins diamants bien gros et industrieusement taillez, le surplus estans des fins rubis, fines esmeraudes, fins saphirs, hyacinthes, perles et opales. Il y en a encore un grand nombre autour de saint George dont nous avons parlé, qui poise près de dix livres en or fin, autour des calices d'or ; et presque tous les reliquaires et autres pièces d'argent doré en sont embellies et agencées ; d'ornements comme draps d'autels, chappes, tuniques, chasubles, dont le nombre est incroyable, toutes d'estoffes précieuses, couvertes de broderies, d'or, d'argent et de soye, avec des perles et pierreries y entrejointes ; de mode qu'il y a de quoy en revestir tout le clergé de Saint-Lambert au jour de la grande procession, ores que le nombre arrive à 272. Et peut-on dire que la thrésorerie de ce lieu vaille autant que tout le vaillant de maints puissants princes qui soient en Europe ; car oultre ce que j'en ay dit, il y avoit plus de trente images d'argent, approchantes en poids et en grandeur celle de la Vierge dont j'ay parlé, qui estoeint lors posées sur le grand autel et autres, à cause que ce jour se faisoit une procession générale et solennelle, comme il sera dit en son lieu. Sur quoy je me rapporte à tout homme de bon jugement, où peuvent monter tant de riches denrées, que j'estime pour ma part valloir mieux d'un million d'or et demy, qui font quinze cens mille escus ? ».*

La sacristie est aussi un lieu de conservation privilégié. Le cartulaire de Saint-Lambert mentionne un legs du chanoine Jean de Hoensanck († 1349) pour la construction d'une sacristie pour la conservation des reliques et des ornements. Sur le jubé, depuis 1319 et au moins jusqu'en 1769 une grande armoire contenait les châsses.

En 1618 le Chapitre décida l'ouverture des châsses de Lambert, Théodard, Pierre et Andolet et un don de bijoux fut consenti pour de nouvelles orfèvreries. En 1619 le voyageur Pierre Bergeron remarque dans la cathédrale « le corps de St Lambert qui est dans une châsse d'argent fort riche et posée sur le jubé ».

En 1625 le cœuf de la cathédrale fut chargé d'établir un inventaire des bijoux du trésor, complété un an après de celui des reliques et du trésor. L'index nous en est parvenu avec plusieurs remaniements. Parmi les reliques historiques : « *une croix de fer embellie de cuivre doré et de cristalle de roche posée sur la porte de la sacristie derrier le grand autel, et (illecqs emplombée) laquelle selon la remarque du répertoire de l'an 1665 est celle-là devant laquelle saint Lambert fut trouvé priant Dieu la nuit entouré de neige à Stavelot, suivant l'histoire* ». La pénitence de saint Lambert à Stavelot, rapportée par la *Vita antiquissima Lamberti* et superbement illustrée sur une des niches de son buste-reliquaire, trouve attestation par une précieuse relique conservée au Trésor. Ce ne sont pas les seules reliques du saint : des mitres sont réputées lui avoir appartenu, de même son « pallium épiscopale ». Plusieurs reliquaires furent offerts par Érard de la Marck, dont la châsse de saint Théodard.

Le *Hierogazophylacium Belgicum* d'Arnold de Raisse en 1628 reproduit l'*Historia visitationis feretri Beati Lamberti martyris et pontificis, et aliarum reliquiarum Ecclesiae Leodiensis* de Petri à travers une autre édition, celle des *Annales Ecclesiastici* d'Abraham Bzovius († 1637). Au XVII^e siècle Gilles du Monin atteste la présence d'un fragment du voile de la Vierge à la cathédrale. Les grandes églises se sont toujours prévaluées de pareils trésors mariaux.

En 1637 pour la Fête-Dieu, sur demande du conseil de la cité, le chapitre consentit à laisser exposer le chef de saint Lambert et d'autres reliques sur un autel spécial érigé en face du grand chœur.

En 1641 Parma, l'accompagnateur du cardinal Rossetti en visite décrit « *l'église St-Lambert [...] qui conserve de nombreuses reliques notamment les ossements de saint Lambert. Les harnachements de ses chevaux – on sait que dans sa jeunesse il s'adonnait aux plaisirs de la chasse – sont appendus dans l'église et sont l'objet d'une vénération particulière. [...] Dans la sacristie on lui montra des ornements sacerdotaux aussi beaux*

et aussi riches que ceux qui étaient fabriqués pour Rome dans les Etats pontificaux dans leur période de splendeur. Puis ce furent de multiples reliques, serties d'or et de bijoux précieux. Le saint Georges de Charles le Téméraire, l'œuvre de Gérard Loyet, tout en or massif est évidemment l'objet de son admiration. Mais le buste de saint Lambert, en demi-figure, dépasse en richesse tous les autres, pour être enrichi d'un trésor de gemmes et de pierres précieuses, parmi lesquelles une perle plus grosse qu'une noix, sans parler d'une infinité de figurines en or représentant des scènes du martyre du saint ».

Un encadrement baroque est confectionné entre 1685 et 1697, « *reposoir* » pour le reliquaire de la Sainte Croix par l'orfèvre Nicolas-François Mivion aux frais du chanoine Jean-Ernest de Chockier, dont ne subsiste plus qu'un lavis attribué au peintre Englebert Fisen.

En 1700 est dressé un « *Répertoire des pierres, perles et autres choses précieuses au coffre ou monument du glorieux patron saint Lambert* », rédigé à la suite de la « *visitation* » de la châsse en présence des orfèvres.

En 1710 une liste des ornements fut dressée devant notaire par les sacristains et trois chanoines. En 1713 l'inventaire fut mis à jour.

Les récits de voyages sont une des sources pour l'étude d'un trésor. En 1718, à Liège, comme en beaucoup d'endroits, le voyage des deux mauristes Martène et Durand en procure une excellente introduction : « *Après Vêpres, Monsieur le Grand Doyen nous attendit dans le Chapitre, pour nous faire voir les reliques et les ornemens, qui sont tres riches, et dignes d'une des plus illustres cathédrales de l'Eglise. On nous en montra un entr'autres, qu'on prétend avoir servi à saint Lambert; dont la chape et la chasuble sont tous couverts de perles; et dont le travail surpasse de beaucoup la matière : les sandales et les botines de saint Hubert, évêque de Liege : le pallium de Gregoire X, qui avoit esté archidiacre de cette église; et une croix faite du bois de celle où le Sauveur a esté attaché pour nous racheter, donnée par ce grand pape. Le beau reliquaire qui contient le chef de saint Lambert, est tout d'or et d'un travail exquis; Monsieur le Grand Doyen eut la bonté de l'en tirer, et nous fit l'honneur de nous le faire baiser à nud. [...] La châsse de saint Lambert est dans le jubé; Monsieur le Grand Doyen voulut bien qu'on la découvrit pour nous la faire voir. Elle est d'un travail antique, partie d'or, partie d'argent, ornée d'un grand nombre de pierres précieuses, et entr'autres une agathe qui représente l'impératrice Faustine, dont le travail est admirable ».*

En 1738 dans ses *Délices du Pais de Liège* Pierre-Lambert Saumery décrit « *le Trésor de cette Eglise [...] riche en Reliques & en Métaux précieux, qui en composent les Chasses* ». « *Des sandales & des Botines, qui ont*

été à l'usage de S. Hubert, sont conservées avec le même respect [...] Le St. George estimé avec tant de fondement par les Connoisseurs, qui est un monument des remords dévorans, qu'eut Philippe-le-Hardi, d'avoir poussé trop loin la vengeance, & de ce que malgré ses ordres, l'Eglise de St. Lambert avoit été profanée, avertit perpetuellement les Liégeois de se défier des esprits broüillons, & d'être religieux observateurs de tous leurs engagements ».

Le 14 octobre 1744 « *Messeigneurs étant informés que les pierreries et signanment le bel onix qui ornent la chasse ou repose le corps de saint Lambert sur le jubé de cette Eglise sont si peu attachées qu'il est facil de les en enracher requierent Mgrs les Directeurs de faire la visitte de laditte chasse avec quelques experts et examiner ce qu'il faudrat faire pour les rassurer ».*

La Révolution, comme c'est le cas en de nombreux lieux, permit l'inventaire général. Le sort du Trésor est étroitement lié à celui des chanoines en exil outre-Rhin.

En 1792 quand Dumouriez entra à Liège le chapitre fut rançonné. Le prince de Méan avait fait transporter le trésor à Maastricht mais n'avait pu tout emporter. Ce que les commissaires français découvrirent, vases sacrés, argenteries, plaques d'or et bijoux décorant les châsses, tout fut profané et volé. Devant le retour des Autrichiens, des chariots emportèrent les objets précieux vers Lille et un inventaire fut dressé qui fait connaître les pertes subies par la cathédrale, au total près de 235 kilos d'or et d'argent. Le retour du prince-évêque s'accompagna de celui en procession de la relique de la Sainte Croix et du buste de saint Lambert le 27 avril 1793.

Après Fleurus, de Méan fit charger sur un bateau les archives et le trésor. Le terme du voyage sera Hambourg. En 1797, ayant besoin d'argent, le prince consulta le grand écolâtre Nicolas-Joseph de Ghisels pour hypothéquer l'argenterie de la cathédrale. Celui-ci refusa et sa réponse est significative de sa conception d'un trésor d'église : il se considérait « *chargé de la conservation d'objets consacrés par la piété des fidèles qui ne nous appartient point, dont nous ne sommes que les depositaires et les gardiens* ». Le prince passa outre. Le trésor resta à Hambourg protégé par ses depositaires et garanti par les statuts de la ville libre.

Le Concordat de 1801 amène sur le trône de saint Lambert le strasbourgeois Jean-Evangéliste Zaepfell (1802-1808) qui, dès sa nomination, s'inquiète du sort du trésor.

Alléché par le trésor, Talleyrand s'arrange avec son collègue Portalis, ministre des cultes, pour le faire saisir : le nom du depositaire à Hambourg

est découvert et le trésor confisqué. La fonte de l'orfèvrerie doit servir à la construction de navires. L'évêque est consterné. Dans les caisses mises sous scellé selon le procès d'inventaire publié par Jean Puraye, on trouve les principales pièces du trésor et leur évaluation. Parmi celles-ci, « *la chasuble, l'étole et le manipule de saint Lambert, toile d'or chargé de perles évalués à 1800 francs ; le buste de saint Lambert qui pèse plus de 86 kilogrammes de métal précieux, évalué à 9912 francs et les pierreries qui le décorent à 800 francs ; le groupe de saint Georges et de Charles le téméraire pesant 3 kilogrammes d'or évalué à 4848 francs [...]* » et de très nombreuses autres pièces d'orfèvrerie. La vente est programmée.

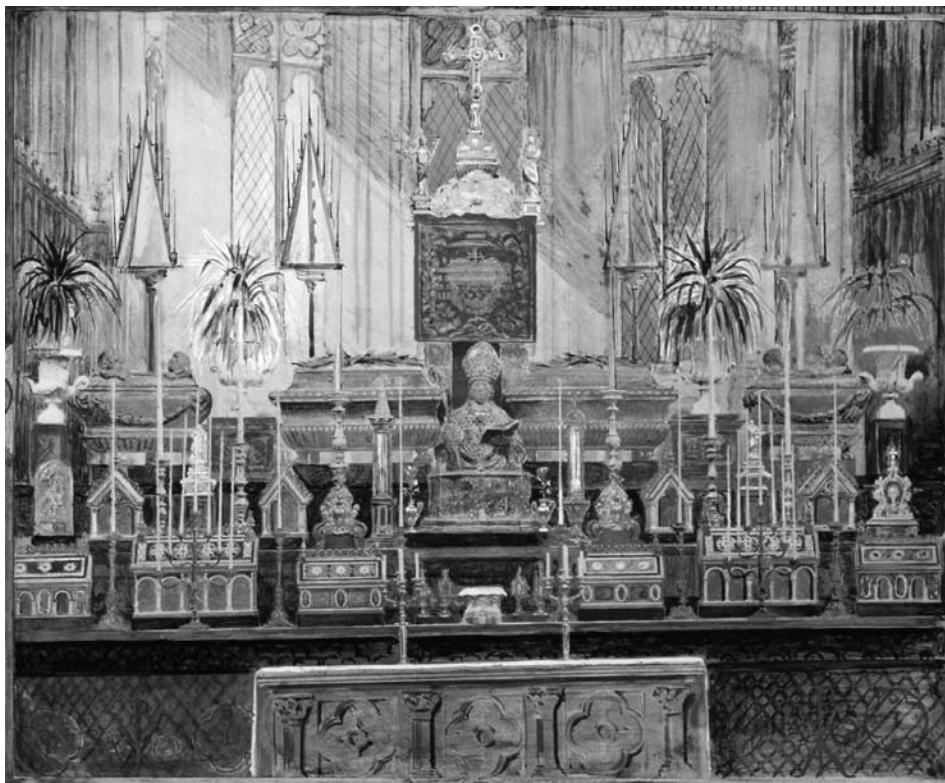
Sur intervention personnelle de Bonaparte (3 juin 1803), le buste-reliquaire est retiré de la vente et le groupe de Charles le Téméraire sauvé par Reinhard, ministre plénipotentiaire de la République française près du Cercle de Basse-Saxe qui a déployé tous ses efforts pour que les reliques soient respectées. Rentré à Liège, de l'église Saint-Nicolas-au-Trez où il avait été déposé, le 1er janvier 1804 le Trésor gagne solennellement la nouvelle cathédrale Saint-Paul.

On put vérifier aussi qu'au départ de Liège chaque chanoine tréfoncier s'était fait son lot d'objets précieux. C'est ainsi qu'à la mort en 1826 à Münster de l'écolâtre de Ghysels, le reliquaire de la Sainte Croix et l'icône y échouèrent et ne furent récupérés qu'en 1840 après une action en justice intentée par le chapitre.

En 1846 les festivités liégeoises de commémoration de la Fête-Dieu sont l'occasion d'exposer des pièces du trésor. De semblables expositions eurent lieu en 1861 et en 1870. En décembre de cette année le trésor est exposé à l'entrée du chœur de la nouvelle cathédrale pendant cinq jours « *à l'occasion des afflictions de l'Église et de N. S. P. le Pape captif au Vatican* ». C'est la première photographie que l'on possède du trésor et une aquarelle la reproduit, précieux témoignage sur le destin des œuvres.

En 1846 paraît l'*Essai historique sur l'ancienne cathédrale [...]* de Xavier van den Steen qui, outre les descriptions d'œuvres à prendre avec critique, en reproduit quelques-unes en lithographies ; en 1880 paraîtra son volumineux ouvrage sur ce même sujet. En 1867 le chanoine Olivier-Joseph Thimister publie son *Essai [...]* sur Saint-Paul, repris en une *Histoire* complète en 1890.

En 1882 une salle du Trésor est réalisée. Tout y a été conçu dans un esprit historiciste caractéristique de cette époque : coffre-fort aux portes imitant des peintures du XIII^e siècle comme celles de la collégiale Saint-Jean ou celles de la porte d'entrée originelle de la salle, sol aux carreaux vernissés de style XIV^e siècle; voûte et grande fenêtre néogothiques.



Le Trésor en 1870.

L'histoire du Trésor est aussi indissociablement liée à celle de la cathédrale. Saint-Paul succède à Saint-Lambert. Cette riche collégiale remplace la cathédrale démolie à la Révolution et devient la nouvelle cathédrale de Liège. L'église offre ainsi abri et sécurité à toute une série d'œuvres d'art originaires d'églises de Liège disparues ou désaffectées dans la tourmente révolutionnaire. De l'église Saint-Jean-Baptiste, la *Sedes sapientiae* du XIII^e siècle exposée à l'avant du chœur de la cathédrale, et les statuette en argent de l'orfèvre Henri de Flémal (1656, 1663, 1678) ; de l'église des Jésuites wallons *La Descente de croix* de Gérard Seghers (1589-1651) ; de l'église des Carmes Déchaussés en Hors-Château *Le Baptême du Christ* par Jean-Guillaume Carlier (Liège, 1638-1675) ; de l'église des Sépulchriennes dite des Bons Enfants, le célèbre *Christ mort* (1696) de Jean Delcour; de l'ancienne collégiale Saint-Pierre les deux bas-reliefs de Delcour de la vie de saint Pierre; de l'église Notre-Dame aux Fonts, *Saint Charles Borromée soignant les pestiférés* attribué à Bertholet Flémal (Liège, 1614-1675). Du maître-autel de l'ancienne cathédrale disparue la merveilleuse *Assomption* de Gérard de Lairesse (1687) aujourd'hui transplantée dans la chapelle du Saint-Sacrement de Saint-Paul.

Les débuts du nouveau Trésor précédèrent ceux du Musée diocésain, fondé lui aussi par un chanoine du chapitre cathédral, Léon Dubois (1842-1926).

L'implantation du musée diocésain à la cathédrale dans des locaux annexes au cloître, jusqu'en 1980 pour ses oeuvres majeures et jusqu'en 1990 pour ses réserves, créa des liens entre les deux institutions. Comment ne pas rendre hommage à l'action de Monsieur Léon Dewez († 1996), conservateur du Musée diocésain, témoin attentif du patrimoine de la cathédrale et conseiller toujours écouté au sein du chapitre et auprès des évêques ?



Une vitrine du coffre-fort vers 1990.

Pour terminer cet aperçu et outre les expositions auxquelles ont participé certaines œuvres, signalons encore que le Trésor a été mis à l'abri pendant les deux guerres mondiales.

En 1980 pour l'exposition *Saint Lambert. Culte et iconographie* le coffre-fort fut réaménagé.

Mais la vie scientifique et institutionnelle du Trésor commence réellement en 1990, quand sont élaborés les projets d'un nouveau Trésor dans la perspective des fêtes du XIII^e centenaire de la mort de saint Lambert en 1996. Le Chapitre cathédral veut marquer cet anniversaire par la rénovation des bâtiments annexes à l'aile nord du cloître. La volonté du Chapitre était claire : l'installation des collections dans des locaux proches du cloître selon des critères modernes de muséologie. La Région wallonne et la province de Liège encouragent l'initiative. Le dossier est lourd, comme pour tout monument classé d'importance majeure ; les travaux ne commencent que le 16 décembre 1996 et l'inauguration eut lieu le 4 septembre 1998.

Le Trésor est riche des souvenirs du saint patron du diocèse et de l'ancienne cathédrale. Le sous-titre donné au Trésor en 1998 pour son inauguration « Art & histoire de la principauté de Liège » insiste aussi sur l'objectif visé et les buts didactiques de l'institution. Le nouveau Trésor s'érige ainsi comme une vitrine de l'ancien pays mosan, en plein coeur de Liège, à deux pas de l'université. La rénovation de 1996-1998 accorde une importance à la couleur des salles et à la lumière dans la présentation des oeuvres. Le Trésor est réparti en sept salles qui ont reçu, pour les distinguer, les noms de fonctions ecclésiastiques importantes au sein ou en rapport direct avec le chapitre cathédral : le prince-évêque, le grand prévôt, le doyen, le chantre, les archidiaques, l'écolâtre, et le coître ; chaque fonction ainsi ressuscitée est expliquée à l'entrée de la salle par un petit panneau. Une thématique didactique est orchestrée en un parcours de découverte.

De tous temps les ecclésiastiques ont bien sûr manifesté leur intérêt pour la cathédrale. Pendant l'Ancien Régime tout testament ne comportait-il pas un sou en faveur de la cathédrale Saint-Lambert ? S'inscrit dans cette perspective le legs du chanoine Van Berwaer (1855) constitué de six panneaux peints, signés Francken et datés 1629 et 1642. Un grand nombre de pièces d'orfèvrerie ayant appartenu à Monseigneur Charles d'Argenteau, doyen du Chapitre de 1842 à 1879, ont enrichi le Trésor. Ses « chapelles », c'est-à-dire toutes les pièces servant à la célébration de la messe, nous sont parvenues, soit par vente au chapitre (1839), soit par legs. Orfèvrerie romaine, française et liégeoise se partagent la « belle » chapelle et la chapelle réservée à un usage journalier; cette dernière incorpore un calice au noeud gothique de 1557 et des plateaux ornés en leur centre du buste de saint Lambert, conforme à l'écu d'argent de la vacance épiscopale de 1784. En 1910 l'abbé Joseph Scheen fait un splendide legs à la cathédrale, dont la grande peinture sur bois de la *Messe de saint Grégoire* du XVI^e siècle, aujourd'hui restaurée et présentée au Trésor.

Ces dernières années ont vu s'amplifier les dons d'ecclésiastiques. Monseigneur Guillaume-Marie van Zuylen a gratifié le Trésor de plusieurs souvenirs de Monseigneur d'Argenteau, mais aussi d'une remarquable collection de dentelles des XVIII^e et XIX^e siècles, ainsi que quelques belles chasubles du XVIII^e siècle. Monseigneur Albert Houssiau a confié au Trésor de beaux ornements d'origine romaine, provenant de la chapelle épiscopale, acquis à Rome au XIX^e siècle par des prélats liégeois, ainsi que des orfèvreries et bijoux dont les anneaux et croix pectorales des évêques du XIX^e siècle. Monsieur le chanoine Edmond Pochet quelques peintures, orfèvreries, gravures et de nombreux ornements du XIX^e siècle de grande qualité, rassemblés par ses soins. Monsieur l'abbé Paul Flas a favorisé dons et dépôts importants au Trésor. Mais les laïques ne sont pas en reste : Mesdames et Messieurs Jean Puraye, Lucienne Dewez,

Jean-Jacques Bolly, Jacques Baijot, Jean-Pierre Pirenne, Jean-Louis Libert... Les communautés carmélite de Mehagne, borroméenne du Val d'Or et cistercienne du Val-Dieu ont confié des pièces de grand intérêt. La collection de dessins et d'estampes, provenant du Val-Dieu, est en cours de classement. Au XVIII^e siècle le cistercien Servais Duriau a confectionné une véritable encyclopédie iconographique sur des sujets divers, faite de gravures collées dans des albums.

Depuis 1990 la politique de rénovation du Trésor s'articule sur le parrainage et le mécénat. Le parrainage tout d'abord par la création en 1991 d'un périodique les *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, consacré à la découverte de l'art et l'histoire des collections grâce à l'action de banques, en particulier grâce à Monsieur Jean-Luc Jaspers, et depuis 2004 *Bloc-Notes*, trimestriel d'information sur le Trésor, dont Monsieur Georges Goosse, Coordinateur-délégué, s'occupe avec efficacité de l'édition. Le mécénat ensuite par des actions directes de restauration d'oeuvres d'art. Créée en 1992, la Fondation Saint-Lambert (asbl aujourd'hui rebaptisée « Trésor Saint-Lambert » et présidée par Monsieur le Doyen du Chapitre Armand Beauvain) se propose de promouvoir, tant au point de vue scientifique que culturel, le Trésor de la Cathédrale. Cela exige d'elle une contribution financière pour assurer la conservation, la restauration et l'exposition des oeuvres dont la cathédrale est propriétaire. Elle rassemble, sous la présidence de Monseigneur l'évêque de Liège et du doyen du chapitre cathédral, des énergies d'horizons divers. Son action fut renforcée par la Fondation Roi Baudouin, dont on ne soulignera jamais assez l'action bénéfique, notamment pour la restauration des oeuvres, secteur dont s'occupe notamment Monsieur Julien Maquet, conservateur-délégué.

Interbrew sous l'impulsion de Monsieur Patrick Van Damme, pour inaugurer l'« Année Saint-Lambert » (septembre 1996 à septembre 1997), a permis la restauration d'une grande toile *La légende de saint Lambert au banquet de Jupille* d'Auguste Chauvin (1861) mise en dépôt à la cathédrale par le musée de l'Art wallon de la ville de Liège. Spectaculaire sauvetage qui augure bien de l'avenir d'un mécénat d'entreprise. La province de Liège, dans le cadre de *l'Euro Fête en Pays de Liège*, a permis en 2000 la reconstitution du mausolée du prince-évêque François-Charles de Velbrück dans le cloître de la cathédrale, et à côté en 2002 Cera Foundation, à l'initiative de Messieurs Jean-Pierre Pirenne et Jean-Marie Gérardin, un deuxième mausolée épiscopal, celui de Georges-Louis de Berghes. La pérennité d'une institution comme la cathédrale qui traverse les siècles n'incite-t-elle pas à la confiance ? Il est bien agréable pour de généreux mécènes de concevoir de concert avec les conservateurs le don consenti et son implantation au sein des collections : la rareté de la pièce, sa complémentarité par rapport aux collections, son insertion dans un ensemble

d'art et d'histoire de l'ancienne principauté de Liège, une acquisition sur le marché d'une belle œuvre d'art, la restauration d'une œuvre en péril. Le mécénat d'exposition s'exprime aussi par le privilège qui nous est offert d'exposer des œuvres d'art appartenant à des collectionneurs, nous pensons tout particulièrement à l'antiquaire Monsieur Albert Vandervelden. Le but est de montrer au grand public le nombre considérable d'œuvres de qualité conservées chez des particuliers et de nouer ainsi des contacts fructueux avec des collectionneurs et amateurs d'art.

Et nous ne parlerons pas ici du conseil scientifique du Trésor, ni d'*Europae thesauri*, association européenne de Trésors d'églises dont le siège est à Liège.

Soulignons l'action de tous les Amis du Trésor de la Cathédrale qui viennent aider chaque semaine, sous la conduite de Monsieur Marcel Raeven, chacun apportant sa pierre à l'édifice, à une époque où le bénévolat – le volontariat – est souvent décrié. La création en 2003 de cellules de bénévoles, coordonnées par Monsieur Georges Goosse, a permis, sous la direction des conservateurs, d'organiser le travail dans des secteurs variés dans la perspective de l'extension FEDER avalisée par la Région wallonne le 24 juillet 2003. Le site web – www.tresordeliège.be – entretenu par Monsieur Fabrice Muller, contribue largement à l'information.

Malgré l'intérêt médiatique manifesté à notre époque au patrimoine artistique, celui-ci risque souvent d'être dilapidé ou dégradé. La moindre faille dans son entretien ou sa surveillance peut entraîner des conséquences désastreuses voire irréparables. Sa conservation nous concerne tous. On a vu la diversité et l'acception très large que nous prêtons au mot mécénat, du prélat médiéval au chef d'entreprise contemporain. Notre seul but est de préserver parfaitement un patrimoine artistique et historique, témoin intouchable d'une époque, générateur du tourisme culturel actuel. La valorisation du Trésor, sa restauration et son étude motivent toute l'équipe qui travaille à la cathédrale.

Le Trésor de Liège a vécu son histoire et, à la veille de prendre place définitive dans ses nouveaux meubles, il incorpore des composantes nouvelles ou tout au moins davantage développées que précédemment. Les fondements traditionnels explicités plus haut sont bien entendu à la base de la conception du Trésor mais les travaux d'agrandissement prennent aussi en considération sa dimension historique comme « vitrine d'art et d'histoire de l'ancienne principauté de Liège ». Pour utiliser les termes appropriés et légaux de la Région wallonne qui favorise ce développement, le Trésor devient un « centre d'interprétation » et a adapté sa politique aux circonstances locales dans le redéploiement du paysage muséal en cours à Liège.

Dans une lettre ouverte aux amis du Trésor en 2004, Monseigneur Aloys Jousten, évêque de Liège, écrit que « La cathédrale est déjà un trésor », attirant ainsi l'attention sur tout ce qui est œuvre d'art dans la cathédrale elle-même et remerciant les pouvoirs publics de leur sollicitude dans leur préservation. Le Trésor développe son originalité parmi les autres musées liégeois. Il se félicite de sa collaboration avec l'Archéoforum inauguré en décembre 2003, premier jalon vers d'autres relations privilégiées. L'Archéoforum, lieu organisé et scénographié des fouilles archéologiques pratiquées sous l'ancienne cathédrale de Liège, à l'emplacement sacré où Lambert subit son martyre, est l'antichambre obligée du Trésor. Le parcours « principautaire » du Trésor contribue à l'indispensable dynamique de la vie d'un musée.

Est-il exagéré d'écrire que le Trésor est un peu la fierté d'un pays ? C'est pourtant l'impression que nous partageons chaque jour avec les visiteurs liégeois qui viennent montrer le Trésor à leurs hôtes étrangers. Aujourd'hui en tout cas une valeur ne fera aucune discussion : le Trésor appartient à la communauté, en l'occurrence aux Liégeois ; il est le fruit d'une longue histoire et le reflet des réalités créatrices humaines. On retrouve ici une vieille idée, adaptée de l'Antiquité paléochrétienne, selon laquelle les biens de l'Église n'appartiennent pas en propre au clergé mais à Dieu et constituent ainsi le patrimoine de son peuple pour la Rédemption. Le droit d'admirer de beaux objets ne pourrait-il être inscrit dans les droits de l'homme ? C'est précisément ici que les choses doivent changer et les mentalités s'ouvrir hors de clivages si néfastes à la conservation du patrimoine artistique : les trésors sont aussi l'âme de l'Europe en construction. Du « cultuel » passer au « culturel » permet de conquérir chaque jour de nouveaux sympathisants, tout en gardant au Trésor certains de ses traits spécifiques.

Orientation bibliographique

- BORMANS St., « Liste d'objets enlevés de Liège en 1468 par les soldats de Charles le Téméraire, *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, t. VIII, 1866, p. 181-207. »
- BORMANS St., « Répertoire chronologiques capitulaires du chapitre cathédral de Saint-Lambert à Liège », *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastiques de la Belgique*, t. VI-XIII, Louvain, 1869- 1876.
- BORMANS St, SCHOOLMEESTERS É. & PONCLET Éd., *Cartulaire de l'église Saint-Lambert à Liège*, 5 t., Bruxelles, 1893-1913.
- BORMANS & SCHOOLMEESTERS, « Le *Liber officiorum Ecclesiae Leodiensis* », *Bulletin de la commission royale d'histoire*, 5^e série, t. VI, 1896, p. 445-520.
- BRASSINNE J., « L'argenterie d'Erard de la Marck prince-évêque de Liège », *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, t. XXXVI, 1906, p. 233-269.

- CARTUYVELS Ch., « Les saintes reliques de la cathédrale de Liège », *Gazette de Liège*, 25 janvier 1861.
- COLMAN P., « Le trésor de la cathédrale Saint-Paul », *La Vie liégeoise*, t. X, 1965, p. 8-10 et IDEM, *Feuillets archéologiques de la société royale Le Vieux-Liège*, 2^e éd., Liège, 1981.
- COLMAN P., *L'orfèvrerie religieuse liégeoise*, 2 t., Liège, 1966.
- COLMAN P. & SNEYERS R., « Le buste-reliquaire de saint Lambert de la cathédrale de Liège et sa restauration », *Bulletin de l'institut royal du patrimoine artistique*, Bruxelles, t. XIV, 1973/74, p. 39-88.
- CUVELIER J., « Le voyage du cardinal Rossetti en Belgique (1641) », *Chronique archéologique du pays de Liège*, 1928, p. 30.
- DARIS J., « Les reliques de saint Lambert et d'autres saints », *Notices historiques sur les églises de Liège*, t. XVII, 1899, p. 11-28.
- DE CHESTRET DE HANEFTE J., « Les reliques de saint Lambert et les sept fieffés », *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, t. XXIV, 1894, p. 3-66.
- DEMARTEAU J., « Trésor et sacristie de la Cathédrale Saint-Lambert à Liège 1615-1718 », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. II, 1882, p. 307-337.
- DUBOIS Al., *Le chapitre cathédral de Saint-Lambert à Liège au XVII^e siècle*, Liège, 1949
- FORGEUR R., « D'où provient la porte de la trésorerie de la cathédrale Saint-Paul ? », *Bulletin de la société royale Le Vieux-Liège*, n° 147, 1964, p. 436.
- FORGEUR R., « Un reliquaire baroque de la cathédrale Saint-Lambert », *Bulletin de la société royale Le Vieux-Liège*, t. VI, n° 138, 1962, p. 195-197.
- GEORGE Ph., « La Sainte Croix à Liège au XI^e siècle », *Bolletino d'arte, Studi di Oreficeria. Supplemento al n. 95, Mélanges Marie-Madeleine GAUTHIER*, Rome, 1996, p. 39-48.
- GEORGE Ph., « Le reliquaire de Charles le Téméraire du Trésor de la Cathédrale de Liège. Un message à déchiffrer », *Annales de Bourgogne*, t. LXXIV, n° 293, 2002, p. 3-23.
- GEORGE Ph., « Icon of the Virgin Hodegetria », *Catalogue de l'exposition Byzantium : Faith and Power (1261-1557)*, New York, 2004, p. 252-253.
- GEORGE Ph., *Reliques & arts précieux en pays mosan. Du haut Moyen Age à l'époque contemporaine*, Liège, 2002.
- HAMAL H., *Notice sur les objets d'art...*, éd. LESUISSE R., « Tableaux et sculptures des églises... », *Bulletin de la société des bibliophiles liégeois*, t. XIX, 1956.
Invitation aux fidèles de la ville de Liège à l'occasion des afflictions de l'église et de N. S. P. le Pape captif au Vatican, 12 p. in-8°, Liège, 1870.
- KUPPER J.-L., « L'inventaire du trésor de la cathédrale Saint-Lambert de Liège établi par l'évêque Réginaud en 1025 », *Art & Fact*, n° 15, 1996, p. 39-40.
- LHOIST-COLMAN B., « Les Dupont orfèvres à Liège de 1690 à 1819 », *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, t. CVI, 1994 (1996), p. 165-218.
- LHOIST-COLMAN B., « Le tableau-reliquaire de la Vraie Croix (Liège, Trésor de la Cathédrale) », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. LXVI, 2004, p. 5-23.
- LHOIST-COLMAN B. et alii, « Les peintures de la cathédrale de Liège. Histoire et restauration », *Feuillets de la cathédrale de Liège*, n° 2-6, 1992, p. 9-10.
- MAQUET J., « Le portrait de Monseigneur de Grady († 1767), œuvre inédite de Louis-Félix Rhénastein ? », *Chronique d'archéologie et d'histoire du pays de Liège*, n° 11, 2005, p. 114-117.

- PIRENNE Fr., « Le vestiaire liturgique de Mgr d'Argenteau », *Feuillets de la cathédrale de Liège*, 1991 ; « À la découverte des tissus de la châsse de sainte Madelberte », *Ibidem*, 1994 ; « Textiles du Moyen Age de l'ancien diocèse de Liège », *Ibidem*, 1996 ; « La chasuble de David de Bourgogne », *Ibidem*, 2002.
- PONCELET Éd., « Les cuivriers du Chapitre de Saint-Lambert à Liège », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXVII, 1936, p. 1-70.
- PONCELET Éd., « Les oeuvres d'art mentionnées dans les testaments des chanoines de Saint-Lambert. 1488-1762 », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXVI, 1935, p. 1-28.
- PONCELET Éd., « Les orfèvres de la cathédrale Saint-Lambert de Liège », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXVI, 1935, p. 107-139.
- POSTULA J.-L., « Un moine-collectionneur de gravures à l'abbaye du Val-Dieu Servais Duriau (1701-1775) », *Bulletin de la société royale Le Vieux-Liège*, t. XIV, n° 310, 2005, p. 665-696.
- PURAYE J., « Le Trésor de la Cathédrale Saint-Lambert pendant et après la Révolution française », *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, t. LXIV, 1940, p. 55-73.
- RENIER J.-S., *Inventaire des objets d'art renfermés dans les monuments civils et religieux de la ville de Liège*, 1893, p. 290-291.
- SCHOOLMEESTERS É., « La fierte de saint Lambert en 1365 », *Leodium*, t. VII, 1908, p. 3-7, et IDEM, « Liste des autels de Saint-Lambert au XVIIIe siècle », *Ibidem*, t. VIII, 1909, p. 87-93.
- ROCOUR P., *Jean-Philippe Mouhin (1752-1842). Vie, journal et mentalité d'un chroniqueur d'Outremeuse*, Louvain-la-Neuve, 1981.
- THIMISTER O.-J., *Histoire de l'église-collégiale de Saint-Paul, Liège*, Liège, 1^{re} éd. 1867 (*Essai*), 2^e éd. 1890.
- VAN DEN STEEN X., *La cathédrale Saint-Lambert à Liège et son chapitre de chanoines tréfonciers*, Liège, 1880.
- VAN DER VELDEN H., *The Donor's Image. Gerard Loyet and the votive portraits of Charles the Bold*, Brepols, 2000.
- YERNAUX J., « La grande châsse de saint Lambert », *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXVII, 1936, p. 71-76.

Catalogues des expositions

- Rhin-Meuse. Art & civilisation 800-1400*, Cologne-Bruxelles 1972.
- Le Siècle des Lumières dans la Principauté de Liège*, Liège, 1980.
- Byzance. L'art byzantin dans les collections publiques françaises*, Paris, 1992.
- Neogotiek in België*, Gand, 1994.
- Le mécénat dans les collections liégeoises*, Liège, 1997.
- Notre-Dame du Val Dieu*, Val-Dieu, 1998.
- Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté*, Liège, 2000.
- Trésors de Cathédrales d'Europe. Liège à Beaune*, Paris, 2005.

Au terme de cet article nous remercions très vivement Mme Nelly Maréchal pour toute l'aide technique apportée.

Pendant l'exposition de Beaune, le tombeau de Coninxheim (que l'on voit ci-dessous à droite à l'avant plan) a été extrait du sol du rez-de-chaussée du Trésor et la salle recarrelée. En 1881 en effet les fouilles archéologiques pratiquées à Coninxheim près de Tongres ont mis au jour un tombeau paléochrétien de toute première importance. À cette époque Tongres faisait toujours partie du diocèse de Liège ; c'est pourquoi il fut offert à l'évêque de Liège et transporté à la cathédrale. En 1998 il s'est retrouvé au centre de la nouvelle salle d'exposition appelée salle du *Prince-Évêque*. Il était bien difficile de justifier la présence de cette œuvre rapportée au sein des collections. D'abord le Trésor n'a pas de vocation archéologique. Ensuite parce que l'œuvre s'était fortement détériorée et il était impensable de ne pas envisager sa restauration. Examens à l'appui, la facture serait lourde et hors des possibilités financières. Enfin parce qu'un musée gallo-romain fut créé à Tongres en 1953, rénové en 1994, et que d'autres objets de fouilles de Coninxheim s'y trouvent conservés. C'est là que bientôt sera présenté le tombeau restauré.



Salle du Prince-Évêque (septembre 1998 – mars 2006).

En attendant la fin des travaux FEDER, depuis le mois d'avril 2006 le Trésor a repris ses marques habituelles à Liège. Les œuvres maîtresses sont présentées dans les salles du rez-de-chaussée dans une scénographie nouvelle. Y sont jointes la soixantaine d'œuvres du musée Curtius mises en dépôt depuis 2001 par la ville de Liège à l'instigation de l'Institut archéologique liégeois. Cette présentation temporaire permettra d'attendre l'achèvement de l'extension au-dessus du cloître, dont les travaux sont en cours. Cette exposition s'inscrit également dans le cadre des fêtes organisées par la province de Liège pour saint Lambert. Exceptionnellement le crâne du saint a été sorti du buste-reliquaire, visible comme sous l'Ancien Régime pour les grandes circonstances.



Copyright : Georges Goosse, 2006.

Le Trésor dès avril 2006 : vue de la salle du *Prince-Évêque*. On remarquera pour la première fois présentée à Liège la grande toile restaurée, portrait en pied de M^{sr} de Grady, évêque suffragant de Liège, legs Libert au Trésor.



Copyright : Georges Goosse, 2006.